

nement de Gladstone. C'est autant de gagné pour les partisans du lien colonial; mais ils ne doivent pas trop se réjouir. Le vent de demain peut amener un nouveau courant dans les voiles du *Times*.

L'Angleterre recule, recule toujours devant les Américains. Dans cette fameuse question des *Alabama Claims*, depuis les fières réponses de Lord John Russell jusqu'aux humiliantes concessions du Traité de Washington, l'histoire de la diplomatie anglaise n'a été qu'arrogance momentanée toujours suivie de compromis presque dégradants. On se rappelle les énergiques protestations du *Times*, lorsque les Américains ont produit devant les arbitres de Genève leurs réclamations de dommages indirects. Suivant lui, la fière Albion ne devait plus faire un pas; ne devait pas même répondre à cette réclamation; elle n'avait plus qu'à se retirer et à briser le Traité. Elle a cependant répondu. Il le fallait bien; si elle ne l'eût fait le ou avant le 15 avril, tout était rompu! Mais le *Times* s'en console; cela laisse deux mois à l'Angleterre pour hésiter, tâter le terrain et compromettre ou transiger.

Les parties contractantes ne sont tenues de soumettre aux arbitres que le ou avant le 15 juin prochain les points sur lesquels porteront l'enquête et l'argument. Le *Times* annonce avec soulagement ce nouveau délai de deux mois. L'Angleterre a bien le temps de découvrir de nouveaux moyens de capituler durant deux mois!

Le Conseil des Indes a voté une annuité de mille louis sterling à la veuve de Lord Mayo, assassiné dans les tristes circonstances que l'on sait, et un don de vingt mille louis à ses enfants. Le *Times* trouve cela chiche et pitoyable; il voudrait voir le gouvernement anglais porter la pension de la veuve à £2,000 ou £3,000; et la donation des enfants à £50,000 au lieu de £20,000. C'est bien beau et ce désir l'honneur; les raisons qu'il invoque nous paraissent bonnes et les précédents qu'il cite sont concluants. Il veut que la reconnaissance anglaise pour les grands employés qui périssent au service de l'Etat se fasse jour d'une manière éclatante et digne d'un puissant empire.

Nous avons hâte de voir ce qu'il va dire de la reconnaissance de ce puissant Empire sous forme d'endossement d'une douzaine de millions de piastres pour une colonie dont il a sacrifié les plus chers intérêts pour acheter la paix de frère Jonathan.

J. A. MOUSSEAU.

ÇA ET LÀ.

Les journaux anglais mentionnent un cas extraordinaire d'aberration intellectuelle.

Un M. Bird qui demeure à Newton-Stewart, avait une collection splendide d'oiseaux, quelques-uns étaient même d'une excessive rareté. Il parlait de ses oiseaux avec un enthousiasme tel, que quelques personnes l'accusaient d'adorer ces volatiles. L'effet de cette accusation fut tel sur l'esprit du pauvre Bird, qu'il ordonna à l'un de ses domestiques de jeter tous ses oiseaux à l'eau; ce qui fut fait.

Les mauvaises langues de l'endroit, (il y en a là aussi) prétendent que ça n'aurait pas été une grande perte pour la société si M. Bird eût suivi le chemin de ses *homonymes*.

LE PROFESSEUR MORSE.—Voici ce que rapporte le correspondant d'un journal de Washington :

« J'ai bien connu le professeur Morse. Il m'a donné pendant longtemps des leçons de peinture et de dessin. Ce n'était pas un grand artiste; cependant, il s'en tirait assez bien pour se mettre à couvert du ridicule.

« Lorsque j'arrivai à New-York pour suivre les leçons du savant professeur, je vis de suite qu'il n'était pas fort encouragé; en effet, il n'avait que deux élèves.

« C'est l'un des professeurs les plus consciencieux que j'aie jamais connus; il prenait bien plus d'intérêt à nos études que nous n'en prenions nous-mêmes. Malheureusement, Morse était très pauvre, voici un exemple qui le prouve amplement: Un jour, comme je tardais à lui remettre les \$50.00 que je devais payer par trimestre, il me dit :

—Bien! mon cher ami, quel est l'état de votre bourse?

—Je regrette, mon cher professeur, d'avoir à vous dire que je suis *hard up*, j'ai été trompé; mais je vous assure que j'aurai de l'argent la semaine prochaine.

—« La semaine prochaine, répéta-t-il tristement, je serai mort.

—« Mort! » m'écriai-je.

—« Oui, répéta-t-il, mort de faim.

« Je fus on ne peut plus étonné et affligé. Tout-à-coup, il me vint une pensée.

—« J'ai dix piastres, lui dis-je, les voulez-vous?

—« Dix piastres, c'est tout ce qu'il me faut, cela m'empêchera de mourir de faim.

« Je courus chez moi, vendis quelques effets et une heure

après, Morse avait ses \$10.00. Il était temps; car il me dit ensuite qu'il n'avait pas mangé depuis quarante-huit heures.

« Lorsque je fus sur le point de le quitter, l'illustre professeur me dit: mon ami, ne soyez jamais peintre; un chien vit mieux qu'un artiste.

« Quelques années après, je rencontrai Morse dans une des rues de New-York.

—Eh! bien, mon cher maître, lui dis-je en lui pressant la main, comment vos toiles se portent-elles?

—Mon ami, me répondit-il; j'ai trouvé autre chose; venez chez moi.

« Je le suivis. En arrivant à sa chambre, je vis plusieurs milles de fil de fer, une batterie, enfin tout l'appareil du télégraphe électrique et qu'il m'expliqua. Il n'y avait pas loin d'un pied de poussière sur ses toiles. Peu de temps après, le télégraphe de Morse était en opération, et l'illustre professeur marchait d'un pas rapide à l'immortalité, et comme tout le monde le sait, ses richesses devinrent bientôt immenses.»

La semaine dernière, la police de New-York a opéré, dans l'hôtel Métropolitain, une arrestation au sujet de laquelle les détails qui suivent viennent de transpirer. Le personnage arrêté est connu sous les noms de George Gordon, *alias* George-Henry Gordon, *alias* Gordon Gordon, *alias* lord George Gordon. Son arrestation a été opérée en vertu d'un warrant délivré par le juge Brady, sur un affidavit de M. Jay Gould, déclarant que celui-ci, le 1er mars dernier, avait remis à Gordon 600 actions de chemin de fer de l'Erie, représentant une valeur de \$36,000, avec mission de les vendre et d'acheter avec le prix 80 acres de terre dans le comté de Westcester. Or, toujours d'après le warrant, non seulement Gordon n'a pas exécuté l'arrangement convenu, mais il a refusé de restituer les actions qui lui étaient confiées et se les a appropriées.

Peu de temps après son arrestation, Gordon ayant fourni lui-même caution pour \$37,000, a été relaxé et autorisé à rester dans l'hôtel Métropolitain, sous la garde d'un « député-shérif. » Des réclamations postérieures élevées contre ce personnage portent, dit-on, les sommes dont il aurait à rendre compte, à près d'un demi-million de dollars.

S'il faut en croire un bruit très répandu mais à l'origine duquel il est impossible de remonter, le prétendu Gordon ne serait autre que le comte d'Aberdeen, parti d'Angleterre il y a plusieurs années et que l'on disait mort dans un naufrage. On assure qu'il a une fortune de plusieurs millions de dollars et qu'il est sur le point de retourner en Angleterre pour réclamer son titre de comte d'Aberdeen et ses biens actuellement entre les mains de la justice. Serions-nous à la veille de voir se dérouler un second procès Tichborne?

MacMahon a 70,000 francs par année—sans compter la gloire.

Les caractères ne changent jamais. Les opinions s'altèrent, se modifient; mais les caractères ne font que se développer—(Disraëli.)

Le plaisir de l'amour, c'est d'aimer. La passion que nous ressentons nous rend plus heureux que celle que nous inspirons. (Larochefoucauld.)

« Les éléphants vivent deux cents ans, dit-on. »

Si vous ne le croyez pas, achetez en un et voyez par vous-même!

ÉPITAPHE D'UN BÉBÉ À BURLINGTON.

Sous cette pierre git notre bébé;
Il ne crie ni ne se plaint plus,
Il a vécu un mois et vingt jours,
Et nous a coûté quarante piastres.

Ce que c'est que le sentiment!!

Joseph Guitare, un des vieux vétérans de Napoléon 1er, et l'un des premiers colons de la Baie des Chaleurs, est mort hier à Belledune, à l'âge de 107 ans.

Une femme de Louisville, que son mari bat tous les jours, était, il y a quelque temps, amenée en cour pour témoigner contre son dit mari, et grand fut l'étonnement de ceux qui étaient présents quand ils entendirent cette femme jurer que son mari était la perle des maris et qu'il l'avait toujours bien traitée.

Ah! si toutes les femmes étaient comme celle-là!!!

NAPOLÉON III ET LES ANGLAIS.—*Quelqu'un* a partagé les honneurs de la journée avec la reine et le prince de Galles, c'est l'empereur Napoléon. Invité à venir voir la procession du haut du balcon royal, il est arrivé de Chiselhurst à la gare de Charing Cross vers onze heures du matin, avec l'impératrice Eugénie et le prince impérial. Quoique sa voiture fut fermée, il a été bientôt reconnu, et des acclamations ont éclaté de toutes parts. A Trafalgar square, en face de ce piedestal qui servait, il y a quelques semaines, de tribune aux républicains de Londres et de Paris, l'ovation a commencé pour aller en grandissant, le long de Pall Mall jusqu'aux portes de « Bucking-

ham palace. » La voiture s'avancait au trot, dans le vaste espace vide réservé pour la procession, entre deux haies de troupes qui présentaient les armes.

J'ai tressailli en entendant retentir le cri de: Vive l'empereur! poussé au grand jour par des milliers de poitrines. Je crus que le passé était un rêve, et, en reconnaissant ce visage pâle et calme au milieu d'une émeute d'enthousiasme, pendant un instant il m'a semblé voir passer, comme autrefois, le chef de 38 millions d'hommes venant rendre visite en souverain à la reine d'un pays ami.

LES BIJOUX DE LA REINE.—Un vol des plus audacieux a été commis à Saint-Petersbourg sur les bagages de la reine de Wurtemberg, lorsqu'elle arriva dernièrement dans la capitale sur les bords de la Néva.

Les bagages de Sa Majesté furent chargés à la gare sur des traineaux pour être conduits au Palais d'Hiver. Chaque traineau était accompagné d'un conducteur, d'un domestique allemand et d'un employé du Palais d'Hiver.

Lorsque le dernier traineau renfermant les objets précieux, les bijoux, etc., fut chargé, on partit sans attendre l'employé impérial russe.

Le domestique allemand fut étonné d'être si longtemps en route, car on avait marché plus de vingt minutes sans approcher seulement du palais. Et puis par quel chemin! Des rues noires et étroites. Tout à coup, sur un signe du conducteur, trois traineaux s'approchèrent et six individus se jetèrent sur le domestique allemand.

Heureusement un agent de police intervint et mit en fuite les voleurs; le conducteur seul put être arrêté. Il avoua qu'il s'était entendu avec l'employé du palais et les six individus en question pour tuer l'Allemand et pour s'emparer des bijoux de la reine.

Il paraît que les domestiques sont des personnes de confiance à la cour de Russie!

Un correspondant de Madrid au *Times* de Londres dit que si Amédée abdique, ce ne sera pas la monarchie mais une république qui lui succèdera.

Il y en a qui se plaignent que les femmes n'ont pas assez de droits. Eh! bien, à New-Albany, Ind., les femmes ont plus de prérogatives que les hommes. Ainsi une femme peut fouetter son mari pour \$7.50, tandis qu'un homme ne peut battre sa femme sans être condamné, à \$23.50. Hélas! pauvres hommes que nous sommes.

Il y a quelque temps, Globensky passait pour être le rédacteur des *Guêpes*, journal insipide s'il en fut jamais.

Un ami le rencontre :

—Tu fais bien le fier depuis que tu rédiges les *Guêpes*!

—Ce n'est pas la fierté; j'ai honte!!

Du même.—Savez-vous pourquoi les huissiers qui font tant de retours, n'en font jamais sur eux-mêmes?

Réponse.—Parce que çà serait des retours de *nulla bona*!

ALFRED CHAMPAGNE.

A TRAVERS MES LIVRES.

Que le ciel confonde les Anglais et leur langue! dit Henri Heine, dans *les nuits florentines*. Ils se fourrent dans la bouche une douzaine de monosyllabes, les mâchent, les cassent et vous les crachent à la figure, et ils appellent cela parler

Le ciel préserve tout être chrétien de leurs sauces, composées d'un tiers de farine et deux tiers de beurre, ou, pour varier, d'un tiers de beurre et deux tiers de farine! Que Dieu garde chacun de leurs naïfs légumes qu'ils servent cuits à l'eau et comme la nature les a façonnés! Plus abominables encore que la cuisine des Anglais, sont leurs toasts et leurs harangues obligées, quand, la nappe enlevée et les dames retirées, on apporte à leur lieu et place un nombre égal de bouteilles de porto qu'ils croient ce qu'il y a de plus propre à suppléer le beau sexe.

Lecteur loyal de *l'Opinion Publique*, que la citation ci-dessus a sans doute bouleversé de fond en comble, calme-toi; Henri Heine était un poète, un grand poète, que Veillot proclame le poète parisien par excellence, dans ses *Odeurs de Paris*. Or les poètes inclinent souvent vers la pente de l'exagération. Je lui pardonne de grand cœur son antipathie pour les Anglais, quand je songe qu'il détestait bien davantage encore, les Allemands, ses compatriotes.

Chamfort disait: « Je ne sache pas de chose à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand. »

Henri Heine, né Allemand, pensait à ce sujet exactement comme Chamfort. Mais il paraît qu'il n'aimait pas non plus les Anglais, et c'est ce qui te fâche, loyal lecteur,

Pourtant, ce n'est pas un très grand crime de se moquer un brin de nos compatriotes de la main gauche; et nous avons toutes les raisons du monde d'être indulgents pour ceux qui exercent ainsi leur verve à leurs dépens, car nous savons qu'ils ont de nous une assez piètre idée, et qu'ils ne se gênent guère, quand l'occasion s'en présente, de jeter des pierres dans notre jardin.—Je parle, comme de raison, des Anglais d'outre-mer, et non de nos compatriotes de ce continent.

Mais comme la description de Henri Heine peint bien la façon de parler de quelques Anglais. Prenez certains députés, prenez Tom Ferguson, par exemple; eh! bien, il est parfaitement exact qu'il mâche ses mots, qu'il les casse et qu'il les crache. L'élocution, qui est comme le produit chimique de cette opération, est ce qu'il y a de plus drôle au monde. Aussi cet agréable député est-il précieux en Chambre. Ses discours assez fréquents, ont le don d'épanouir la rate à ses collègues....